

Le Poème du 11 Avril

Ce n'est pas une fleur.
C'est une main qui ne s'arrête pas.

Une ligne tremble, se multiplie, se perd en elle-même.

La couleur ne remplit pas, elle respire en dessous,
comme si la forme hésitait avant d'exister.

Ici, il se passe la même chose.

Le premier geste est froid, net.
Un concombre entaillé par une granité de sambuca et de fenouil,
une coupe anisée, presque mentale, qui ouvre l'espace et le laisse vide.

Une feuille croustillante se brise entre les doigts le son est précis,
mais déjà instable, comme un trait qui refuse de se fixer.

En dessous, quelque chose bouge.

La betterave s'enfonce et remonte, royale sombre,
traversée par le cacao, par une acidité vive, des fruits,
des fermentations, par des herbes qui poussent vers la lumière.

C'est une terre qui respire dans le froid, une terre qui tente de remonter.

Une trace plus saline traverse l'ensemble.

L'huître, crue, tendue, s'ouvre à un épinard chaud,
à un beurre qui glisse, à un yuzu qui déplace l'équilibre.

Une pomme de terre croustillante retient un instant un appui,
immédiatement perdu.

Le dessin s'élargit, devient plus clair, presque immobile.

L'amande flotte dans l'eau de mozzarella,
le lard fond lentement, le champignon reste en dessous,
comme une ombre.

On croit à la paix, mais ce n'est qu'une suspension.

La ligne reprend, plus profonde.

Le turbot aux algues porte la mer dans la matière,
les fruits de mer se déploient, l'huile étire,
le cerfeuil et le céleri-rave tracent un vert subtil,
une direction qui n'existe que dans le passage.

Puis la chair.

Le bœuf, plein, chaud, rencontre l'acidité tranchante de la saveur,
les câpres, les olives, un jus qui n'apaise pas, mais serre.

Le doux et l'acide tiennent ensemble, sans jamais se résoudre,
comme des lignes qui se superposent sans devenir contour.

Le geste s'allège, presque se brise.

Une meringue froide, fragile, cède sous les doigts,
Libère en son cœur le vert, le rouge, le shiso, les fruits,
une mémoire qui refuse l'innocence.

Et enfin, la fraise.

Elle arrive pleine, reconnaissable mais ce n'est qu'une illusion.

Elle s'ouvre, se laisse traverser par le céleri,
par une acidité qui incise, par un blanc lacté très léger
qui tente de rassembler.

Sans y parvenir.

Le palais se resserre, le doux se retire,
la forme se dissout entre les lignes.

Comme dans les tableaux.

Des fleurs qui ne se fixent jamais,
qui n'existent que dans le mouvement qui les cherche,
qui vibrent entre ce qui apparaît et ce qui échappe.

Reste le geste.

Toujours le même.
Répété, obstiné, jamais identique.

Et lorsque tout semble se disperser, vient une chaleur.

La brioche aux poires, pleine de beurre,
plongée dans le sabayon, la glace qui se plie, qui glisse,
qui enveloppe sans retenir.

Elle ne ferme pas.
Elle ne définit pas.

Elle tient entre ses mains ce qui ne peut être arrêté.

Et là, on comprend.

Ce n'était pas la fleur.
Ce n'était pas le plat.
Ce n'était même pas le goût.

C'était ce point précis où le geste insiste
jusqu'à devenir vie et, aussitôt,
la laisse s'échapper.